

Quelques remarques à propos d'Hermès-Idrîs

A. A.

« *Le monde de la Nature : des formes dans un miroir unique... Non ! Plutôt une forme unique dans des miroirs multiples.* »

(Ibn Arabî, *Kitâb fuçûç al-hikam*, ch. sur Idrîs).

À l'occasion d'une précédente étude¹, nous avons été amené à citer l'article de René Guénon intitulé « Hermès » paru dans le *Voile d'Isis* en 1932². Ce texte participe du véritable « miracle » qui s'opère à ce moment dans la ligne éditoriale de la revue grâce à l'action à distance de celui qui vient alors de rejoindre cette contrée éminemment « hermétique » de Miçr, au pied de la Grande Pyramide dont il est parfois dit, comme lui-même l'a rappelé, qu'elle est le « tombeau d'Hermès »³. Nous n'ignorons pas, naturellement, que Guénon a insisté en permanence dans son œuvre sur la prééminence de la métaphysique pure, et que par conséquent pour lui l'essentiel n'est pas du domaine de l'hermétisme proprement dit. Dans le cas qui nous occupe, cela signifie entre autres que son rattachement à une tariqa shadilite et à une baraka akbarienne (et cela depuis 1912 au moins) est incomparablement plus important que des coïncidences de lieu dans lesquelles il n'est sans doute pas interdit de voir un signe, mais dont il ne faut pas non plus exagérer la signification, ce qui reviendrait à se placer à un point de vue plus proche du *Voile d'Isis* ancien style (occultiste) que des *Études traditionnelles* encore à venir à l'époque que nous évoquons.

Néanmoins, l'hermétisme envisagé à sa juste place et dans une perspective traditionnelle est évidemment un objet de science légitime, et ses rapports avec la « science sacrée » sont même des plus étroits, comme nous le verrons ; et si Guénon a jugé pertinent d'écrire au sujet d'Hermès et de l'hermétisme, ce n'est certainement pas sans raison. Ces prémices peuvent donc nous suggérer deux directions d'étude : la première consisterait à préciser le point de vue de Guénon sur l'hermétisme en général et sur l'alchimie en particulier. Ce ne serait peut-être pas tout à fait original, mais sans doute pas tout à fait inutile non plus, au vu des nombreux malentendus auxquels cette question a souvent donné lieu. Ce pourrait être, à l'occasion, l'objet d'un autre travail. La seconde, à laquelle nous nous consacrerons dans ce qui suit, consiste à développer et à approfondir certaines des indications données par René Guénon, et en particulier à examiner de plus près l'assimilation entre Hermès et Idrîs, ainsi que le rôle joué par ce prophète dans la tradition islamique. Cette étude nous permettra de faire connaissance avec quelques textes de chroniqueurs musulmans et de nous arrêter sur certains points symboliques relatifs à Hermès-Idrîs. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la matière est très vaste, et nous serons obligés par la force des choses de nous limiter à un nombre restreint de références ; nous espérons néanmoins pouvoir donner par là au moins un « avant-goût » de cet aspect de l'hermétisme relativement peu connu en Occident.

1 « Dante et l'énigme du 515 », *Le Miroir d'Isis* n° 17.

2 « Hermès », *Le Voile d'Isis*, 1932, repris dans *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, p.128-137 (dans la suite, simplement H suivi du numéro de la page dans cette édition).

3 « Le Tombeau d'Hermès », *Le Voile d'Isis*, 1948, repris dans *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, p.138-148 (dans la suite, simplement TH).

Le prophète Idrîs est mentionné deux fois dans le Coran : en (21; 85), où il est simplement cité en même temps que Dhû-l-Kifl, que certains identifient avec Élie ; et surtout en (19; 56-57) :

« Et mentionne Idrîs dans le Livre. C'était un véridique et un prophète.
Et nous l'avons élevé en un lieu éminent (*makânan 'aliyyan*). »

Les histoires rapportées par les chroniqueurs musulmans à propos d'Idrîs ne sont pas toujours concordantes et présentent différentes variantes. Il est toutefois constant qu'Idrîs est assimilé au prophète biblique Énoch (en arabe Akhnûkh), qui fut emporté au ciel sans passer par la mort physique. Cette identification est attestée par un traditionniste aussi ancien que Wahb ibn Munabbih, mort vers 730. Notons que jusqu'à preuve du contraire, il semble que les textes connus en français sous le titre de « Livre d'Énoch » et de « Livre des secrets d'Énoch » soient restés inconnus dans le monde musulman. Relevons aussi dès à présent que selon d'anciennes traditions, dont le *Traité sur le mystère des lettres grecques*⁴, par exemple, se fait l'écho, l'origine de la langue « syriaque » primordiale remonte à Énoch ; cette attribution se retrouve donc de même dans le cas d'Idrîs. D'autre part, l'identification d'Idrîs avec Hermès est également constante ; comme l'indique Reinaud : « dans les traités orientaux des sciences occultes, on se sert indifféremment des noms d'Hermès et d'Édris »⁵. Enfin, certains assimilent également ce dernier à Thoth, « qui représente la source de laquelle le sacerdoce égyptien tenait ses connaissances, puis, par extension, ce sacerdoce lui-même en tant que continuateur de la même fonction d'enseignement traditionnel » (TH, p.142) ; toutefois, il s'agit « plus spécialement (d') un certain aspect de Thoth, correspondant à une certaine partie de la tradition, celle qui comprend les connaissances se rapportant au “monde intermédiaire” » (H, p.131). Comme Thoth, il passe pour celui « qui le premier inventa le nombre et le calcul, la géométrie et l'astronomie... enfin précisément les lettres de l'écriture »⁶. Nous verrons cependant que si l'hermétisme se rapporte par définition à Hermès, la figure prophétique d'Idrîs assume en Islam une fonction qui va bien au-delà, semble-t-il, du « monde intermédiaire » proprement dit.

Mais commençons par faire connaissance avec quelques textes relatifs à Idrîs. Citons tout d'abord Maqdisî (X^e siècle⁷) :

« Les personnes qui s'occupent de cette science prétendent qu'Idrîs n'est autre qu'Énoch, fils de Yared, fils de Mahalaléel, fils de Qênan, fils d'Énos, fils de Seth, fils d'Adam; sa mère était Bérékia, fille d'Aldermasîla, fils de Méhujaël, fils d'Hénoc, fils de Caïn, fils d'Adam. Il fut appelé Idrîs à cause de son instruction développée⁸; il fut le premier prophète qui reçut une mission après Adam ; car il avait reçu de ses devanciers l'héritage de la prophétie, mais non celui de la mission⁹. Il est le premier qui traça des caractères au moyen de la plume après Adam, le premier qui cousit des vêtements et les revêtit, car avant lui on s'habillait de peaux de bêtes. Les enfants d'Adam étaient encore vivants ; Dieu l'appela à la prophétie après la mort d'Adam, lui révéla la connaissance de l'astronomie et de la médecine. Son nom, chez les Grecs, est Hermès. Son travail, chaque jour, équivalait à celui de tous les hommes pris ensemble, ce qui lui valut la satisfaction de Dieu qui l'éleva à un rang sublime. Mais les avis sont partagés sur la manière dont cette élévation eut lieu.

4 Voir l'étude citée à la note 1 pour des références plus complètes. Saisissons cette occasion pour signaler que la revue *Science sacrée* a réédité la première partie de ce traité dans son n° 6, et que la suite est annoncée pour un n° 8 qui devrait en principe paraître après une interruption de plusieurs années.

5 M. Reinaud : *Description des monuments musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, Paris, Imprimerie Royale, 1828, t.I, p.139.

6 Platon : *Phèdre*, 274c.

7 Il n'est pas indifférent de situer les chroniqueurs sur la ligne du temps, les plus tardifs ayant tendance à citer les plus anciens tout en les mélangeant sans que les références soient toujours très explicites. Pour la commodité du lecteur, nous donnerons toutes les dates par rapport à l'ère chrétienne.

8 Comme la plupart des autres commentateurs, Maqdisî rapproche le nom d'Idrîs de la racine DRS, dont le sens se rapporte à l'étude, à l'enseignement ; cette étymologie est cependant loin d'être sûre.

9 Il s'agit de la différence entre la prophétie au sens général (*nubuwwa*) et la mission (*risâla*).

Il est dit, dans le livre d'Abou-Hodhaïfa, que...l'ange du soleil demanda la permission de rendre visite à Idrîs, ce que Dieu lui permit. Or, Idrîs lui demanda de l'enlever au ciel, afin d'y adorer Dieu avec ses anges ; Dieu donc l'enleva, et il se trouva dans le quatrième ciel.

On rapporte, d'après 'Abdallah ben el 'Abbâs, qu'Idrîs demanda à l'ange du soleil de lui enseigner le nom au moyen duquel on peut monter au ciel, ce qu'il fit, et Idrîs s'éleva au quatrième ciel au moyen de ce nom ; Dieu envoya l'ange de la mort qui l'y saisit. Une autre autorité dit qu'il fut enlevé dans le ciel le plus proche de nous¹⁰, comme l'a été Jésus. »¹¹

Relevons l'attribution, selon la tradition généralement admise, du ciel du Soleil à Idrîs. Quelques variantes font état d'une montée au ciel de Mercure (ce qui se comprend aisément puisqu'il est le même qu'Hermès) ou de Saturne (le ciel le plus élevé, en écho au verset coranique cité plus haut), mais cette dernière est plutôt considérée comme précédant l'établissement définitif d'Idrîs comme pôle de la quatrième sphère, comme nous le verrons. Le fameux hadith du voyage nocturne précise quant à lui explicitement que le prophète Muhammad est salué par Idrîs lorsqu'il arrive au quatrième ciel.

Dans son chapitre sur Idrîs, le *Livre des chatons des sages* (*Kitâb fuçûç al-hikam*) d'Ibn Arabî propose un symbolisme plus complet et plus universel, dans lequel Idrîs occupe également une position centrale, mais au milieu d'un ensemble de 15 sphères :

« Le lieu le plus élevé est celui autour duquel tourne la meule du monde des Corps célestes : c'est le Ciel du Soleil, siège (symbolique) de la station spirituelle d'Idrîs – sur lui la Paix ! Sept sphères sont au-dessous et sept sont au-dessus de la sienne, qui est donc la quinzième. Au-dessus se trouvent : le Ciel de Mars, le Ciel de Jupiter, le Ciel de Saturne, le Ciel des Mansions lunaires, le Ciel non-étoilé qui est celui des « Tours » (zodiacales), le Ciel de l'Escabeau et le Ciel du Trône ; au-dessous se trouvent : le Ciel de Vénus, le Ciel de Mercure, le Ciel de la Lune, la sphère de l'Ether, la sphère de l'Air, la sphère de l'Eau et la sphère de la Terre. En tant que Pôle des Cieux, (Idrîs) est exalté par le lieu (où il réside). »¹²

Notons une petite ambiguïté de vocabulaire à laquelle il convient de rester attentif : le ciel du Soleil est au centre des sphères et il y a donc des cieux « au-dessus » de lui ; mais en même temps il est « supérieur » à tous les autres de par sa position centrale, et c'est lui qu'Ibn Arabî désigne comme le « lieu le plus élevé » ; de ce fait, Idrîs est non seulement le Pôle de son ciel, mais aussi celui de l'ensemble des sphères célestes.

Attardons-nous un instant sur la correspondance entre Idrîs et le ciel du Soleil. Nous avons dit précédemment que la langue « syriaque » primordiale était rapportée à Énoch-Idrîs. Or cette langue, qui quant à sa forme orale est parfois également qualifiée d'adamique et aurait été parlée dans le Paradis terrestre, « doit être regardée comme traduisant directement l'“illumination solaire” ou “angélique” telle qu'elle se manifeste au centre de l'état humain »¹³. Nous voyons donc qu'il y a correspondance entre cette illumination solaire, la notion de centre (de l'état humain du point de vue microcosmique, des sphères du point de vue macrocosmique) et la présence du prophète Idrîs dans le ciel central qui est celui du Soleil.

Dans un ordre d'idées quelque peu différent, relevons que le mot arabe شمس (*shams*), qui désigne le soleil, est remarquable à plus d'un titre. Nous avons déjà indiqué dans un autre contexte¹⁴ que ce mot est un véritable « hiéroglyphe du soleil », le *shîn* (lettre initiale) correspondant à l'orient et le

10 Sous-entendu certainement : après le ciel de la Lune, car le contexte montre qu'il s'agit du ciel de Mercure. Le ciel de la Lune est en principe en relation avec Adam.

11 *Le Livre de la création et de l'histoire* de Motahhar ben Tâhir al-Maqdisî, publié et traduit par Clément Huart, tome troisième, Paris, Leroux, 1903, p.12-13. Nous avons conservé les transcriptions du traducteur. Les études sur Maqdisî sont fort peu nombreuses ; on pourra consulter *L'Encyclopédisme musulman à l'âge classique* de M. Tahmi (Maisonneuve et Larose, 1998).

12 Ibn Arabî : *Le Livre des chatons des sages*, trad. Ch.-A. Gilis, Éditions Al-bouraq, 1997, t.I, p.149. On notera l'absence de sphère correspondant au Feu, qui révèle sans doute, en creux, l'importance particulière de cet élément.

13 René Guénon : « La Langue des Oiseaux », *Symboles [fondamentaux] de la Science sacrée*, ch. VII.

14 « Orient et Occident », *La Tourbe des Philosophes*, n°27.

sîn (lettre finale) à l'occident¹⁵, le *mîm* central ayant quant à lui une forme circulaire rappelant le soleil ; nous ajouterons ici en guise de complément que le mot *shams* peut également être vu comme un symbole de la position centrale du soleil dans les cieux planétaires. En effet, sa forme graphique montre le *mîm* central entouré de deux lettres constituées chacune de 3 branches¹⁶ qui peuvent représenter les 3 cieux « inférieurs » (de la Lune, de Mercure et de Vénus) et les 3 cieux « supérieurs » à celui du Soleil (de Mars, de Jupiter et de Saturne).

Maqrîzî¹⁷, historien égyptien assez tardif, dans le premier chapitre de son *Khitat* où il décrit le cosmos, écrit ceci :

« Le soleil a été nommé ainsi parce qu'il occupe le milieu entre les trois planètes supérieures qui sont au-dessus de lui et les trois planètes inférieures qui sont au-dessous. Ce nom lui a été donné par la raison que le milieu d'un collier s'appelle *shamsa* ».

Peut-être ; mais n'est-il pas également permis de supposer que la dérivation s'est faite dans l'autre sens, et que le milieu du collier a été ainsi appelé parce que le soleil tient le milieu du collier des planètes ? Le caractère doublement hiéroglyphique du mot *shams* semble en tout cas plaider en ce sens.

Un autre point qui mérite d'être relevé est le fait que malgré l'identification d'Idrîs avec Hermès (et donc avec le Mercure latin), Idrîs occupe le ciel du Soleil et non celui de la planète Mercure (en arabe *'Utharid*), ce dernier étant occupé par Jésus. Cette apparente inversion indique que tant que Jésus ne sera pas revenu sous son aspect solaire, c'est Idrîs qui occupe le centre de l'état humain. René Guénon a donné à ce sujet plusieurs indications importantes, et nous y avons fait allusion lors de notre précédente étude ; nous ne attarderons donc pas sur cet aspect, que du reste certaines considérations qui suivront contribueront à éclairer. Notons simplement ici que les rapports entre Jésus et Mercure ne sont pas tout à fait inconnus par ailleurs non plus. Aux remarques déjà faites par Guénon (H, p.135), on peut ajouter par exemple que dans le *Livre d'Adam* (aussi appelé *Code nazaréen*), « Jésus est nommé *Nebou Meshiha* : ce nom est aussi celui de la planète Mercure »¹⁸. Ailleurs, Jésus *Abaramenthô*, « maître des eaux », est identifié avec Thot-Hermès.¹⁹

A l'inverse, un autre indice du caractère solaire attribué à Hermès nous est donné par Jamblique qui, faisant référence à Manéthon, rapporte que celui-ci attribuait à Hermès pas moins de 36525 traités²⁰. Ce nombre manifestement symbolique étant égal au nombre (arrondi à l'entier supérieur) de jours contenus dans cent années tropiques, il est permis d'y voir une allusion au cycle solaire de 365 jours et un quart²¹. Dans le même ordre d'idée, rappelons que selon la Genèse (5; 23) le prophète Énoch vécut 365 ans.

Le nombre de traités attribués à Idrîs par la tradition islamique est beaucoup plus restreint. En général, ce nombre est de trente ; c'est celui donné par exemple dans l'*Histoire des Prophètes* d'Ibn Kathîr. Idrîs passe comme nous l'avons dit pour l'inventeur de l'écriture ; il ne faut toutefois pas l'entendre comme l'invention des lettres elles-mêmes, car les « traités » en question doivent être

15 Les noms de ces deux lettres ont pour nombre 360 dans l'*abjad* oriental et occidental respectivement.

16 Le *shîn* ne diffère du *sîn* que par les trois points diacritiques suscrits ; mais il faut tenir compte du fait qu'en arabe la forme graphique de la lettre dépend de sa position (initiale, centrale, ou finale) dans le mot.

17 Taqî al-Dîn Ahmad ibn 'Alî ibn 'Abd al-Qâdir ibn Muhammad al-Maqrîzî, né et mort au Caire (1364-1442). Sa *Description géographique et topographique de l'Égypte*, que nous aurons encore l'occasion de citer, est généralement connue sous le titre arabe abrégé de *Khitat*. Le titre français est une traduction très libre du titre original. La traduction dans notre langue est due à U. Bouriant pour les deux premières parties et à P. Casanova pour les deux dernières ; leur parution s'est faite dans la série des *Mémoires publiés par les membres de l'Institut d'Archéologie orientale du Caire* et s'est étalée entre 1895 et 1920.

18 *Dictionnaire des Apocryphes* de Migne, t.I, col.18.

19 J. Fossum, B. Glazer : « Seth in the magical texts », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 1994, p.86-92.

20 Jamblique : *Les mystères d'Égypte*, VIII, 1 (Les Belles Lettres, 1966, p.195). A noter que Manéthon écrivait au troisième siècle av. J.-C., et ne peut donc faire référence aux traités hermétiques alexandrins postérieurs.

21 Le nombre 36525 doit sans doute être replacé dans le cadre de la cyclologie de Manéthon pour être bien compris ; mais cela nous entraînerait dans une discussion beaucoup trop complexe pour trouver sa place ici.

compris comme des « feuillets » (*çuhuf*) reçus d'en-haut à l'instar de ceux déjà reçus par Adam et par Seth avant lui, mais comme le procédé de mise par écrit : Idrîs fut, écrit Tabarî, « le premier homme qui plaça le roseau sur le papier pour écrire »²²; le même auteur ajoute curieusement qu'Idrîs « lisait les livres d'Abraham », ce qui entendu dans un sens chronologique n'a pas de sens, car aucun chroniqueur ne fait vivre Idrîs après Abraham, et Tabarî lui-même donne une durée de 1700 ans entre Idrîs et Noé. A moins d'une erreur dans la plupart des manuscrits²³, il faut donc sans doute comprendre qu'Idrîs a lu les feuillets qui seront ultérieurement révélés à Abraham²⁴. Rappelons que certains ont attribué à Abraham le *Sefer Yetsira* ; quoi qu'il en soit de cette attribution, le caractère particulier de ce livre et l'importance très grande qui y est donnée aux nombres ne sont pas en contradiction avec le fait qu'Idrîs aurait pu le « lire ». Il est d'ailleurs à noter que dans un passage du chapitre des *Fuçuç* consacré à Idrîs, Ibn Arabî fait allusion à la manifestation des nombres et à leurs rapports avec l'Unique.

Pour en revenir à Tabarî, son chapitre sur Idrîs est nettement plus développé que chez Maqdisî. Le texte s'attarde surtout sur les « démêlées » d'Idrîs avec Izraïl, l'ange de la mort, et Ridhwân, l'ange du paradis. Le passage est trop long pour être reproduit, mais peut être résumé ainsi : l'ange de la mort se lie d'amitié avec le pieux Idrîs ; sur la demande de ce dernier, il lui enlève son âme, mais Dieu la lui rend aussitôt. Idrîs ensuite demande à voir l'enfer : « L'ange de la mort enleva Idrîs, et lui montra les sept étages de l'enfer un à un, et il lui fit voir dans chaque étage les châtiments infligés à chaque classe de pécheurs. »²⁵ Idrîs demande alors à voir le paradis ; il obtient de pouvoir y demeurer quelque temps à condition de s'engager à ne pas y rester ; il ressort donc, mais veut y retourner, arguant qu'il y a laissé quelque chose. Une dispute s'élève, et Idrîs dit : « Je suis un prophète, et Dieu m'a envoyé trente livres, et je les ai tous écrits... Dans ces livres que Dieu m'a envoyés, il m'a promis le paradis. Et s'il faut avoir éprouvé la mort, je l'ai éprouvée, et Dieu m'a ressuscité. S'il faut avoir vu l'enfer, je l'ai vu ; maintenant je suis venu dans le paradis, il est ma demeure, Dieu me l'a promis... » Finalement, un ordre divin arrive qui autorise Idrîs à rester dans le paradis.

On observe déjà, en comparant Maqdisî et Tabarî, des divergences importantes dans les récits. Nous n'allons évidemment pas passer en revue tous les ouvrages où il est question d'Idrîs avec toutes leurs variantes, ce qui deviendrait vite lassant. Nous nous contenterons de mentionner dans ce qui suit quelques points qui nous paraissent devoir retenir l'attention.

Un des aspects importants de l'histoire que les auteurs cités jusqu'à présent n'abordent pas, et qui pourtant est d'un intérêt certain, est le lien qui existe entre la montée d'Idrîs au ciel (ou son passage au paradis) et les sciences qu'il a enseignées aux hommes. A vrai dire, des chroniqueurs tels que Tabarî ou Maqdisî (et on pourrait allonger la liste considérablement) ne sont nullement des autorités traditionnelles (contrairement au maître par excellence qu'est Ibn Arabî) ; ce sont des compilateurs qui rassemblent des choses prises à des sources diverses, sans véritable classement ni hiérarchie, et il faut essayer de dégager au milieu de tout cela ce qui peut présenter un réel intérêt du point de vue symbolique.

Les *Épîtres des Frères de la Pureté (Rasâ'il Ikhwân al-çafâ)* ont une version un peu différente de

22 Tabarî : *Chronique*, traduction Zotenberg, (Paris, 1867), t.I, ch. XXXV. Tabarî (v.839-v.921), également auteur d'un monumental *Tafsîr* (commentaire du Coran), avait écrit sa *Chronique des nations et des rois* en arabe, mais seule une version persane abrégée a subsisté et c'est donc sur cette version que la traduction française a été effectuée. Cette traduction a fait l'objet de plusieurs rééditions récentes.

23 L'un des manuscrits étudiés par Louis Dubeux (qui avait commencé à traduire la *Chronique* avant Zotenberg) porte Seth et non Abraham. Sur la relation entre Seth et Idrîs, cf. TH, p.143 et la fin de la présente étude.

24 Les « feuillets d'Abraham » sont mentionnés (avec ceux de Moïse) à la fin de la sourate « Le Très-Haut » (87; 19). Nous saisissons cette occasion pour signaler que la traduction de Kasimirski donne erronément « les livres de Moïse et de Jésus » ; ce qui est vraiment incroyable est que cette grossière erreur est répétée depuis un siècle et demi dans les rééditions successives, sans même qu'une note en bas de page daigne avertir le lecteur de la chose.

25 La visite des enfers telle qu'elle est rapportée ici même brièvement ne peut manquer de faire penser à Dante. Peut-être une pièce à verser au dossier des sources musulmanes de la *Divine Comédie* ; un lien de plus, en tout cas, entre Dante et Hermès.

l'ascension d'Idrîs et sont plus explicites sur le point que nous venons de mentionner :

« On rapporte à propos d'Hermès Trismégiste (litt. le triple par la sagesse), qui est le prophète Idrîs – la paix soit sur lui – qu'il monta jusqu'à la sphère de Saturne et qu'il tourna avec elle pendant trente ans jusqu'à ce qu'il ait été témoin de tous les états des sphères célestes. Ensuite il descendit sur terre et enseigna aux gens la science de l'astrologie. Dieu a dit : “Nous l'avons élevé en un lieu éminent”. »²⁶

On voit que les auteurs des *Épîtres* semblent considérer la septième sphère comme « la plus éminente », et non la quatrième. Mais l'idée est la même : c'est lors de son ascension céleste qu'Hermès-Idrîs reçoit communication de la sciences des astres et il l'enseigne après son retour. On voit bien aussi qu'il est nécessaire qu'Idrîs soit revenu sur terre après son ascension céleste. L'astrologie est de ce fait assimilée à une révélation transmise par un prophète, ce qui assure sa légitimité ; il en est bien sûr de même pour les autres sciences traditionnelles rapportées à Hermès, et en particulier pour l'alchimie.

Des aperçus complémentaires sont donnés par Ibn Arabî dans un autre de ses ouvrages intitulé *Le Dévoilement des effets du voyage*. On y lit qu'Idrîs accède d'abord au septième ciel, où il reste trente ans, ce que nous avons déjà lu dans les *Rasâ'il*. Ayant ainsi acquis la science des astres, il voit qu'un déluge va frapper la terre, et il y redescend pour construire un monument susceptible d'abriter la science sacrée pendant cette catastrophe ; nous reviendrons ultérieurement sur ce point. Finalement, il s'établit dans la sphère du Soleil, qui correspond au centre et au cœur de l'ensemble des sphères. Nous citerons ce passage assez longuement, car il permet d'entrevoir ce que peuvent être les fondements d'une astrologie authentiquement traditionnelle :

« Dieu – exalté soit-Il – dit : “Et mentionne dans le Livre Idrîs ; il était très-véridique et prophète et nous l'avons élevé en un haut lieu” (19; 57). On dit qu'il fut le premier des fils d'Adam à écrire au moyen du calame. Le premier influx spirituel du Calame supérieur fut pour lui – sur lui la paix –²⁷. Il avait été emmené en voyage nocturne jusqu'au septième ciel ; tous les cieus se trouvèrent donc embrassés par lui.

Sache que Dieu a fait de tous les cieus le réceptacle des sciences cachées relatives aux êtres qu'Il doit faire venir à l'existence dans le monde... Il n'est de ciel où n'ait été déposée une science confiée à son gardien. Dieu a déposé la descente de Son ordre vers la terre dans les mouvements des sphères célestes et dans le passage de leurs astres par les mansions de la huitième sphère. Il a instauré pour les astres de ces sept cieus conjonctions et séparations, montée et descente. Il leur a conféré des influences différentes et provoqué une attirance entre les uns, une répulsion totale entre les autres. Ce qui provoque leur répulsion est le dépôt en l'un du contraire de ce qui est déposé dans l'autre, non qu'ils soient ennemis, mais Dieu ayant créé les habitants des cieus selon des réalités supérieures, elles entraînent inéluctablement ces oppositions. Il a voué ces êtres à l'obéissance et à la glorification de leur Seigneur: “Ils ne désobéissent pas à ce que Dieu leur a ordonné” (66; 6)... Ce n'est pas que l'ange corrompe ni qu'il instaure, comme nous disons, c'est qu'il se conforme à l'ordre de son Seigneur et s'acquitte de ce qui lui est confié. Cet ordre est celui que Dieu a inspiré aux cieus comme il le dit Lui-même : “Et Il inspira à chaque ciel son ordre propre” (41; 12).

... À chaque moment nous avons recours aux causes que Dieu a mises en place pour nous et qu'Il nous a fait connaître comme soumises et non agentes. Nous nous réfugions en Dieu “et je ne Lui associe rien” (72; 20). Le Législateur n'a déclaré mécréant que celui qui croit que l'acte revient aux astres et non à Dieu ou qu'Il agit par leur intermédiaire ; croire cela est mécréance et associationnisme, mais non pas considérer qu'ils sont soumis et qu'ils suivent le cours que leur a assigné la sagesse divine. Bien plus, ignorer ce que Dieu a déposé dans les astres, ce qu'Il leur a inspiré et ce qu'Il a placé en eux comme effets de Sa sagesse, c'est laisser échapper abondance de bien et grande science. Et “qu'y a-t-il après la vérité si ce n'est l'erreur ?” (10; 32).

Idrîs – sur lui la paix – sut par la science que Dieu lui avait inspirée que Dieu avait lié entre elles

²⁶ *Rasâ'il Ikhwân al-çafâ*, Beyrouth, 1957, t.I, p.138 (troisième *Épître*, portant sur la « science des astres »).

²⁷ Ces deux phrases sont exemplaires : la première se trouve chez la plupart des chroniqueurs ; on chercherait en vain chez eux l'équivalent de la seconde.

toutes les parties du monde et soumis certains êtres à d'autres. Il vit que le monde des éléments est réservé aux êtres engendrés. Il considéra les conjonctions et les séparations des astres dans les mansions célestes, les différences entre les êtres et les mouvements des sphères, les uns rapides, les autres lents... Comme Idrîs ne vit tout cela que dans le septième ciel, il y resta trente ans à suivre sa rotation à travers la sphère des constellations du zodiaque. Il se tenait au centre de la rotation exercée par l'intendant de ce ciel... Ayant eu la vision de ce que Dieu avait inspiré dans le ciel ainsi que des astres près d'entrer en conjonction avec le signe du cancer, il sut que Dieu allait inéluctablement faire descendre une quantité d'eau immense et un déluge général. Grâce à ce qu'il avait réalisé comme science en parcourant les degrés de cette sphère, il reçut une science à la fois totale et distinctive.

Puis il redescendit, et choisit parmi les adeptes de sa religion et de sa loi, ceux chez qui il avait reconnu sagacité et pénétration. Il leur enseigna ce qu'il avait contemplé et ce que Dieu a déposé comme secrets dans ce monde supérieur. Parmi ce dont la connaissance a été déposée dans les cieux, un immense déluge, l'anéantissement des hommes et l'oubli de la science. Voulant que cette science perdure pour ceux qui viendraient après, il ordonna qu'on l'inscrivît sur les rochers et les pierres. Par la suite, Dieu l'éleva dans le haut lieu. Il descendit dans la sphère du soleil, la quatrième, au centre des sphères célestes correspondant au cœur... Dieu lui octroya au cours de ce voyage par lequel Il l'éleva vers Lui, la station de pôle et la constance. Il fit tourner toute chose autour de lui. Au près de lui se réunit ce qui monte et ce qui descend²⁸. Ce voyage produisit pour lui comme effet, la science du temps et des siècles et de ce qui doit advenir, or la science du temps est l'une des connaissances infuses les plus sublimes. Un autre de ses effets fut la connaissance de la réalité spirituelle de la nuit et du jour et de ce qui y trouve repos.

Celui qui, comme Idrîs, voyage vers le monde de son cœur, voit le monde angélique le plus grandiose et à lui se manifeste la théophanie du monde suprême de la Toute-Puissance. Il aperçoit aussi le secret de la vie, esprit par lequel elle se propage dans tous les animaux. Il fait la différence entre l'esprit de beaucoup et l'esprit de peu, rend à chacun son dû, a connaissance des degrés de ses propres âmes inférieures et de ses esprits supérieurs, de la façon dont les conséquences jaillissent des principes et comment les conséquences retournent à leurs principes, ainsi que la forme de l'univers et la sagesse divine qui préside au cycle et autres connaissances semblables. »²⁹

*

Concernant l'origine de la science reçue par Idrîs, une indication précise et des plus intéressantes nous est donnée par le *Kitâb al-tuffâha*, ouvrage anonyme datant au plus tard du X^e siècle (il est cité par les *Ikhwân al-çafâ*), qui fut traduit au XIII^e siècle en hébreu, puis en latin sous le titre de *Liber de pomo*. Il s'agit d'un dialogue, sur le modèle du *Phédon* de Platon, entre un sage s'apprêtant à mourir (Aristote ou Socrate, selon les versions) et quelques-uns de ses disciples. Ce *Livre de la pomme* fait aussi allusion à un *Livre des natures de la création* (*Kitâb taba'î al-khalq*) attribué à Hermès et qui semble présenter des similitudes avec le célèbre *Livre du secret de la création* (*Kitâb sirr al-khalîqa*) du pseudo-Apollonius de Tyane à la fin duquel on trouve la *Table d'Émeraude*. Voici à présent le passage de ce livre qui nous paraît particulièrement digne d'intérêt :

« Le premier des gens de nos contrées à qui cette science a été révélée est Hermès... Il monta au ciel par son esprit (*bi ruhihi*) et la reçut (l'entendit) du Plérôme Suprême (*al mala' al-a'lâ*) qui la prit de la Noble Mention (ou : du Noble Souvenir) (*al-dhikr al-karîm*). »³⁰

La mention dans ce contexte du fait qu'Idrîs reçoit la science sacrée du Plérôme Suprême est tout à fait remarquable. En effet, celui-ci n'est rien moins que l'équivalent en langage islamique de ce que René Guénon appelle le « Centre suprême » ; dès lors, le point de savoir à quelle sphère est monté Idrîs devient secondaire. En fait, le « lieu éminent » où il a été transporté est « axial » par rapport

28 Caractéristique typiquement « hermétique » (cf. la *Table d'Émeraude*).

29 Ibn Arabî : *Le dévoilement des effets du voyage*, trad. Denis Gril, Éditions de l'Éclat, 1994, p.36-40. Nous avons toutefois rétabli le nom d'Idrîs au lieu du nom d'Énoch retenu par le traducteur.

30 Voir K. Van Bladel : *The Arabic Hermes*, Oxford University Press, 2009, p.177. Il existe une traduction anglaise par Margoliouth du *Kitâb al-tuffâha*, mais elle a été réalisée à partir de la version persane (cf. *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1892). Comme il est usuel en pareil cas, l'expression *mala' alâ* est reprise telle quelle dans le texte persan, qui donne par ailleurs la variante *dhikr hakîm*.

aux sept sphères proprement dites, lesquelles appartiennent encore au domaine « cosmologique » ; ce lieu est appelé *makân*, mot qui a pour nombre 111, qui est aussi celui du mot *qutb*, et est le nombre polaire par excellence. Le lieu en question peut être symboliquement indiqué par celle de ces sphères que l'on considérera comme supérieure aux autres, soit par sa situation centrale, soit par sa situation la plus extérieure, mais il ne se confond pas avec elle. Il en va d'ailleurs de même de Jésus, de Joseph, de Moïse ou d'Abraham : chacun est le pôle (*qutb*) d'un ciel donné, mais précisément cette appellation de « pôle » rappelle que leur véritable « lieu » n'est pas prisonnier du devenir cyclique, même si chacun a eu un rôle à y jouer. En un certain sens, on peut voir ces prophètes comme « habitant » leurs ciels respectifs, mais il faut garder à l'esprit qu'en tant que pôles, ils demeurent tous sur l'axe de rotation commun aux différentes sphères ; c'est pourquoi Ibn Arabî écrit qu'Idrîs « se tenait au centre de la rotation exercée par l'intendant de ce ciel ». Et de fait, comme nous allons le voir, le Cheikh al-Akbar rencontre ces différents prophètes lors de son accession au Plérôme Suprême. Malgré cela, le cas de Jésus et d'Idrîs reste tout de même exceptionnel, du fait qu'ils ont vaincu la mort.

Arrivés à ce point, nous devons nous reporter à

« la Préface des “Révélations Mecquoises” (*Futûhât*), dans laquelle le Cheikh el-Akbar expose... son accès au Centre Suprême de la Tradition Primordiale et Universelle, qu'il désigne ici plusieurs fois par le terme d'*Al-Mala'u-l-A'lâ*, le “Plérôme Suprême”, ou l'“Assemblée Sublime”. Cette assemblée, située dans un région subtile dont les désignations rappelleront ce que les traditions de l'Asie Centrale disent de l'Agarttha, le Royaume caché du Roi du Monde, est présidée par l'Être Mohammadien primordial dont la nature et les attributs, compte tenu des particularités de formulation islamiques, correspondent assez clairement à ceux que René Guénon a indiqués pour la personnification du Manu primordial, et que la doctrine chrétienne, pour ne rappeler encore que celle-ci, présente sous la figure du mystérieux *Melki-Tsedeq*. »³¹

Nous ne pouvons insister ici sur cette préface particulièrement dense, mais il y a tout à la fin du texte une particularité très digne de remarque : le Cheikh désigne six prophètes en les associant à une lumière particulière. Or note Michel Vâlsan :

« Il est à remarquer que les Prophètes que le Cheikh el-Akbar vient de désigner sont les Pôles de 6 d'entre les 7 Ciels, respectivement : Adam pour le 1^{er} Ciel (Lune); Abraham pour le 7^e (Saturne) ; Jésus pour le 2^e (Mercure) ; Joseph pour le 3^e (Vénus) ; Aaron pour le 5^e (Mars) ; Moïse pour le 6^e (Jupiter). Or le seul Pôle céleste qui n'est pas mentionné dans cette série est celui du 4^e Ciel (Soleil), qui est Idrîs. La chose ne peut s'expliquer autrement que par le fait que c'est à ce Pôle même que le Cheikh el-Akbar parlait. En effet la position d'Idrîs étant centrale par rapport à l'ordre total, c'est ce prophète particulier qui représente plus directement le Prophète universel résidant au centre du monde. Nous avons ainsi donc encore une confirmation que c'est à ce Prophète vivant, Idrîs-Énoch, que revient la fonction de Chef de la hiérarchie suprême du Centre du Monde. »

Ce qui est dit ici d'Idrîs et de Melki-Tsedeq est susceptible de jeter un éclairage intéressant sur une tradition selon laquelle Melki-Tsedeq et Énoch seraient une seule et même personne³², ou une autre selon laquelle les trois rois mages seraient Énoch, Melki-Tsedeq et Élie³³. L'auteur qui rapporte cette dernière dans un ouvrage intitulé *L'Épiphanie* (1638), Jacques d'Auzoles Lapeyre, avait affirmé par ailleurs dans sa *Sainte Géographie* (1629), que Melki-Tsedeq, Énoch, Élie et Moïse n'ont pas été atteints par la mort corporelle et sont toujours vivants. La présence de Melki-Tsedeq et de Moïse s'explique aisément en climat chrétien, tous deux étant cités dans le Nouveau Testament, le premier par Saint Paul, le deuxième participant à la Transfiguration aux côtés d'Élie. Nous rencontrerons un peu plus loin un quaternaire de prophètes quelque peu différent auxquels la tradition islamique reconnaît le même privilège.

31 Michel Vâlsan : « L'investiture du Cheikh el-Akbar au Centre Suprême », *Études traditionnelles*, 1953, p.300-311.

32 Cette opinion est rapportée et réfutée par le père Salian dans la préface du tome 5 de ses *Annales ecclesiastici veteris testamenti* (Paris, 1621), pour la raison que le premier est « sans père ni mère » (Heb.7; 3), tandis que le second est fils de Jared.

33 Sur ces deux traditions, cf. Dom Calmet : *Dissertations qui peuvent servir de prolégomènes de l'Écriture sainte*, Paris, 1720, t.II, p.72, ainsi que le *Dictionnaire des Apocryphes* de Migne, t.II, col.588.

D'autres précisions encore sont données par le *Mukhtar al-hikam wa mahâsin al-kalim* d'Al-Mubashshir ibn Fâtik (milieu du XI^e siècle). Il s'agit d'une collection de « sages sentences » (*hikam*) attribuées à une série de prophètes et de philosophes, dont Hermès. Cet ouvrage connut un rayonnement très important et fut traduit en plusieurs langues occidentales : en espagnol tout d'abord, sous le titre *Bocados de Oro* ; en latin ensuite, sous le titre *Liber philosophorum moralium antiquorum* ; en français, sous le titre *Ditz moraux des philosophes*, au tout début du XV^e siècle, par Guillaume de Tignonville, prévôt de Paris qui fut aussi un fin lettré³⁴ ; en anglais enfin, par Scrope, puis à nouveau du français en anglais par Rivers : cette dernière version, publiée par Caxton en 1477, fut le premier livre imprimé en langue anglaise sorti des presses en Angleterre.

Le chapitre consacré à Hermès fut donc accessible en Europe ; il resterait à déterminer quelle a pu être son influence. En voici les premières lignes dans la traduction de Guillaume de Tignonville³⁵ :

Les ditz Hermes philosophe

« Hermes fut ne en Egipte et vault autant a dire en grec comme Mercure et en ebrieu comme Enee qui fut filz Jazot, le filz Mathalalel, le filz Quinoy, le fils Enoy, le filz Seth, le filz Adam et fut deuant le grant deluge. Apres lequel fut un autre deluge qui noya le pays d'Egipte tant seulement. Et se party Hermes d'Egipte et ala par toutes terres quatre-vingt-deux ans avec lui LXXII personnes de diverses langues qui toujours exhortaient les gens a obeir a Dieu et edifia CVIII villes, lesquelles il remplit de sciences et fut le premier qui trouva la science des estoilles et establit a tout peuple de chascun climat a ses opinions ; auquel Hermes les roys du temps des lors obeirent ... »

Ce passage contient déjà plusieurs indications intéressantes : d'une part, la mention des 72 « personnes de diverses langues » et la fondation des 108 villes qu'Hermès « remplit de sciences » font fortement penser, par référence à ces multiples de 12, à l'action d'un centre spirituel ; et d'autre part, le fait que les « roys du temps » obéissent à Hermès indique que ce dernier remplit effectivement une fonction de type sacerdotal et non (ou non seulement) de type royal.

Le texte arabe, tronqué dans la traduction, est encore plus explicite :

« Sa religion était *al-milla al-hanîfyâ*, également connue comme *dîn al-qayyima*³⁶ ; elle atteignit les extrémités orientales et occidentales de la terre, et le nord et le sud, et se répandit sur l'entièreté de la terre jusqu'à ce qu'il ne reste aucun être humain à sa surface qui ne pratiquât cette religion. La direction de leur prière était vers le sud le long du méridien. »³⁷

Or ces expressions sont loin d'être anodines. *Al-milla al-hanîfyâ*, c'est la « règle pure », la doctrine monothéiste exempte de tout associationnisme, traditionnellement rapportée à Abraham, mais ici plus haut encore dans le temps à Idrîs ; c'est l'adoration de l'Unique, pure de toute idolâtrie, rétablie par l'islam pour la dernière partie du cycle. *Al-dîn al-qayyim*, c'est la religion droite, vraie, la « tradition immuable », la *Lex perennis*, le *Sanâtana Dharma* hindou³⁸. Ces deux expressions, par conséquent, renvoient à la tradition primordiale. L'ésotérisme musulman enseigne que cette dernière est « représentée » par une hiérarchie initiatique qui dépend d'un Pôle (*qutb*) assisté de deux Imams. Par ailleurs, ces derniers peuvent aussi être comptés dans un quaternaire de « piliers » (*awtâd*) qui soutiennent le monde. Or, il ressort de tout ce qui précède, et en particulier de la Préface des *Futûhât*, que ce Pôle est en rapport étroit avec Idrîs. Afin de bien faire comprendre ce dont il s'agit en réalité, nous devons à présent citer une étude de Michel Vâlsan³⁹ :

34 Il participa en 1400 à la fondation de la « Cour amoureuse ».

35 Robert Eder : « Tignonvillana inedita », *Romanische Forschungen*, 1915, p.911.

36 *Al-qayyima* est un substantif que l'on pourrait traduire par « la Rectitude » ; il désigne également l'islam. *Qayyim*, *qayyima*, sont des mots de même racine que *mustaqîm*, qui qualifie la Voie « droite » dont il est question dans la *Fâtiha*.

37 Van Bladel, *op. cit.*, p.188.

38 Sur le sens de ces différentes expressions, voir Michel Vâlsan : « Le Triangle de l'Androgyne et le monosyllabe Om », *Études traditionnelles*, 1964.

39 Michel Vâlsan : « Les derniers hauts grades de l'Écossisme et la réalisation descendante », *Études traditionnelles*,

« Mais ce qui est intéressant dans l'ordre de la tradition universelle, c'est que, d'après le Cheikh el-Akbar (*Futûhât*, ch.73), le Pôle islamique et ses Imâms ne sont que des représentants de certains prophètes vivants qui constituent la hiérarchie fondamentale et perpétuelle de la tradition dans notre monde. Cette correspondance est indiquée selon une configuration spéciale de la hiérarchie supérieure islamique, dans laquelle le Pôle et les deux Imâms sont comptés dans le quaternaire des *Awtâd*, les Piliers, fonctions sur lesquelles repose l'Islam et dont les positions symboliques sont aux quatre points cardinaux. Ces *Awtâd* sont les « vicaires » (*nuwwâb*, sing. *nâib*) des quatre prophètes n'ayant pas été atteints par la mort corporelle : Idrîs (Hénoch), Ilyâs (Elie), Aïssa (Jésus) et Khidr. Les trois premiers sont proprement des *rusul*, c'est-à-dire des « législateurs », mais qui n'ont plus le rôle de formuler quelque loi nouvelle du fait que le cycle légiférant est fermé avec la révélation mohammadienne. Le quatrième, Khidr... correspond d'après le Cheikh el-Akbar à une fonction de Prophétie générale qui, par définition normale du reste, ne comporte pas d'attribut légiférant. Ces êtres, ou plutôt ces fonctions, sont les Piliers (*al-Awtâd*) de la Tradition Pure (*ad-Dînu-l-Hanîfî*) qui est évidemment la Tradition primordiale et universelle avec laquelle l'Islam s'identifie en son essence. Il faut ajouter que si ces fonctions primordiales sont désignées ainsi par des Prophètes qui ne sont apparus que dans le cours du cycle humain actuel, ce n'est là chez le Cheikh el-Akbar, qu'une façon d'appuyer, par des faits reconnus par la tradition islamique en général, l'affirmation de l'existence d'un Centre suprême hors de la forme particulière de l'Islam et au-dessus du centre spirituel islamique. Sans préciser (du moins à l'endroit des *Futûhât* auquel nous nous rapportons) quelles sont leurs positions hiérarchiques, le Cheikh al-Akbar dit que de ces quatre, l'un est *Qutbu-l-Alami-l-Insânî* (le Pôle du Monde Humain) et *Majlâ-l-Haqq* (le Lieu Théophanique, ou la Manifestation de la Vérité divine), titres qui correspondent assez littéralement au « Roi du Monde » régissant le *mânava-loka*, et deux en sont les Imâms ; tous ensemble constituent un quaternaire qui correspond aux quatre *Arkân* (Angles ou Appuis) du Temple de la Tradition (dont la *Kaabah* est un symbole). Cette façon imprécise d'exprimer les choses s'explique sans doute par le fait que les quatre principes universels que ce quaternaire représente sont dans leur réalité essentielle un seul, qui est le Verbe Universel résidant au centre du Monde humain, et que lorsque ce principe unique manifeste ses attributs par les quatre fonctions primordiales qui apparaissent alors comme l'expression de quatre principes, tous ces principes interviennent dans chacune des dites fonctions, mais seulement dans des proportions et sous des rapports différents, de sorte qu'on ne peut leur assigner une répartition rigoureusement systématique et exclusive. Il nous semble que, en dehors d'autres raisons plus particulières d'ordre cyclique, c'est là que réside aussi, au fond, l'explication des assimilations et des interchangements que l'on constate fréquemment entre les entités qui représentent ces fonctions prophétiques : Ilyâs identifié à Idrîs, et c'est le Cheikh el-Akbar lui-même qui fait cette identification dans ses *Fuṣūṣu-l-Hikam* ; Khidr assimilé à Ilyâs ; Khidr, encore, identifié au Pôle Suprême...; enfin Idrîs qui préside aux sciences cosmologiques, car il est identifié aussi à Hermès, siégeant au ciel du Soleil au lieu de celui de Mercure, et changeant ainsi de place avec Aïssa qui préside aux sciences purement spirituelles. »

Une autre indication qui mérite d'être relevée dans le présent contexte est l'interprétation donnée par certains auteurs de l'épithète « trismégiste » :

« Giaouberi dans son traité intitulé *Reml megman*⁴⁰, dit qu'il fut surnommé aussi Al Mothaleth, ou Trismegiste, à cause des trois noms qu'il porte d'Akhnokh ou Enoch, d'Edris, & de Hermes, & à raison de ses trois qualitez de Roy, de Sage, ou Philosophe, & de Prophete. »⁴¹

Une explication analogue se trouve chez Maqrîzî (*Khitât*, t.I, p.340) : « ...celui que l'on surnomme le Triple, à cause des trois dons qu'il possédait : prophétie, royauté et sagesse... ». Le bibliographe Hajji Khalifa (m.1658) s'en fait l'écho dans son *Kashf al-zhunûn*⁴² : « *Kâna nabyyan malikan hakîman* » : « *Fuit enim propheta, rex et philosophus* ».

Or ce ternaire de fonctions évoque invinciblement celui que René Guénon met en relation dans *Le*

1953 p.166-168.

40 Il doit s'agir d'Al-Jawbarî, auteur du *Kashf al-asrâr (Dévoilement des secrets)*. *Al-raml* (le sable) est le nom arabe de la géomancie, dont l'origine est généralement rapportée à Idrîs, précisément.

41 D'Herbelot : *Bibliothèque orientale*, La Haye, 1777, t.II, p. 242.

42 Édité par Gustave Flügel avec une traduction latine sous le titre *Lexicon Bibliographicum et Encyclopaedicum*, Leipzig, 1835. La citation se trouve t.I, p. 62. A notre connaissance, Hajji Khalifa n'a pas été traduit en français.

Roi du Monde avec les trois fonctions des représentants du Centre Suprême, ainsi qu'avec les trois « Rois Mages » qui en auraient été les émissaires. Ces rapprochements sont troublants, et quelque chose de tout cela semble n'avoir pas été complètement oublié jusque dans la mémoire populaire, car un folkloriste allemand signale⁴³ que dans son pays, où les rois mages ont depuis longtemps fait l'objet d'un culte particulier (on sait que leur « tombeau » se trouve à la cathédrale de Cologne), on écrivait sur les portes des maisons dans un but de protection non seulement les noms de Gaspard, Melchior et Balthazar, mais aussi le sigle « E + E » signifiant « Énoch + Élie », en référence aux « deux témoins » toujours vivants devant revenir à la fin des temps (cf. H, p.136). Dans les *Rares expériences sur l'esprit minéral* de Moras de Respour, les « alchimistes » s'adressent à Hermès en ces termes : « Donnez-nous chacun une prise de votre quintessence du cahos général, afin que les quatre autres essences, qui sont les Eléments, n'ayent la puissance de nous corrompre, jusqu'à la venue d'Enoch et de l'Hélie universel. »

*

Ce caractère « triple » d'Hermès nous amène à une autre « légende » brièvement rappelée par Guénon (TH, p.146) selon laquelle il y aurait eu en fait trois Hermès : un Hermès antédiluvien (lequel s'identifie proprement avec Idrîs), un Hermès « babylonien » et un Hermès « égyptien ». Par ailleurs, la Grande Pyramide de Gizeh est donnée comme le « tombeau d'Hermès ». Cette histoire est assez embrouillée, et son origine n'est pas très claire ; nous allons néanmoins tenter de donner quelques éléments sur la question⁴⁴.

La légende des trois Hermès semble remonter au *Kitâb al-Ulûf* (le *Livre des Mille*) d'Abû Ma'shar al-Balkhî. Cet ouvrage, amplement cité par de nombreux auteurs arabes postérieurs, est malheureusement perdu ; il s'agissait d'un traité d'« astrologie historique », dont l'un des objets était d'établir la chronologie des anciens royaumes au moyen de considérations tirées de la « science des astres ». L'auteur, connu en Occident sous le nom d'Albumasar (plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en latin), était selon le *Fihrist* d'Ibn al-Nadîm un disciple d'al-Kindî, mais la paternité de ce dernier dans l'histoire des trois Hermès n'est pas clairement établie. Notons que le fait d'envisager plusieurs Hermès n'était pas nouveau en soi : Cicéron n'énumérait pas moins de cinq Mercure, dont le dernier était identifié avec Thoth⁴⁵ ; précédemment, Manéthon avait déjà fait la distinction entre un premier Hermès identique à Thoth, et un second Hermès, père de Tât ; chez les Égyptiens eux-mêmes, il semble bien que l'on puisse distinguer Thoth trismégiste, plus particulièrement associé au Soleil, dont le symbole était l'épervier, et un second Thoth associé à la Lune⁴⁶.

La plus ancienne version dont on dispose actuellement figure dans le *Kitâb tabaqât al-atibbâ' wa al-hukamâ'*⁴⁷ (*Livre des générations des médecins et des sages*) d'Ibn Juljul, médecin andalou mort aux alentours de l'an mil. L'histoire a été reprise, parfois avec quelques variantes, par quantité d'auteurs plus tardifs : Ibn al-Qiftî (m.1248) dans son *Histoire des Sages (Tarikh al-hukamâ)*, Ibn Abî Uçaybi'a (m.1270), Maqdisî, pour n'en citer que quelques-uns.

Voici la relation d'Ibn Abî Uçaybi'a⁴⁸:

43 Paul Sartori : *Sitte und Brauch, Handbücher zur Volkskunde*. Heims, Leipzig, 1910–1914, t.III, p.77, cité par R. Texler : *The Journey of the Magi*, Princeton University Press, 1997.

44 Pour une introduction générale, voir P. Lory : « Hermès/Idrîs, prophète et sage dans la tradition islamique », in *Présence d'Hermès Trismégiste*, Cahiers de l'Hermétisme, Albin Michel, 1988. Pour les aspects historiques, voir K. van Bladel, *op.cit.*, ch.4, et E. Blochet : *Études sur le gnosticisme musulman, Rivista degli Studi Orientali*, suite de cinq articles parus entre 1909 et 1915, malheureusement difficiles à consulter. Blochet a rassemblé dans cette série d'études une documentation très intéressante, mais il est à prendre avec grande précaution, étant donné son obsession à vouloir ramener tous les éléments qu'il trouve dans l'ésotérisme musulman à des emprunts extérieurs (mazdéisme, hellénisme, etc.).

45 Cicéron : *De natura deorum*, III, 22.

46 *Religions de l'Antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*, ouvrage traduit de l'allemand du Dr Frédéric Creuzer, refondu en partie, complété et développé par J.D. Guigniaut, tome premier, seconde partie, Paris, Treuttel et Würtz, 1825, p. 864 et suiv.

47 Édité par l'Institut Français d'Archéologie Orientale, Le Caire, 1955.

48 D'après la traduction anglaise de Martin Plessner, in « Hermes Trismegistus and Arab Science », *Studia Islamica*,

« Abû Ma'shar a dit : Il y a eu trois personnages appelés Hermès. Le premier Hermès, celui à qui a été conférée la triple grâce, vivait avant le déluge. Le nom Hermès doit être compris comme un titre, comme dans le cas de César ou de Chosroès. Les Perses, dans leurs livres historiques, l'appellent Hôshang, c'est-à-dire le Juste, et c'est lui que mentionnent les prophéties des Harrâniens. Les Perses disent que son grand-père était Kayômarth, i.e. Adam. Les Hébreux disent qu'il est Énoch, i.e. Idrîs en arabe.

Abû Ma'shar a dit : Il fut le premier à parler des choses supérieures, telles que le mouvement des astres, et son grand-père, Adam, lui enseigna les heures du jour et de la nuit. Il fut le premier à construire des sanctuaires et à y prier Dieu, le premier à s'occuper et à parler de médecine. Il écrivit pour ses contemporains de nombreux livres en vers rythmés, selon une prosodie connue dans leur langue, sur la connaissance des choses terrestres et célestes. Il fut le premier qui prédit le déluge et vit que la Terre était menacée par l'eau et par le feu. Sa demeure était le Saïd d'Égypte, qu'il avait choisi pour lui-même, et il y construisit les sanctuaires des pyramides et les cités des temples. C'est afin que la sagesse ne soit pas perdue qu'il construisit les temples, les lieux élevés connus sous le terme *al-barbâ*⁴⁹, le temple d'Akhmîm (Panopolis), grava sur leurs murs des dessins de toutes leurs techniques et de leurs techniciens, représenta en images les outils des artisans, et indiqua par des inscriptions l'essence des sciences pour le bénéfice de ceux qui viendraient après lui. Il fut guidé en cela par le désir de préserver la science pour les générations suivantes, et par la crainte que sa trace puisse disparaître de la surface de la terre.

Selon la tradition transmise par les anciens, Idrîs fut le premier à étudier des livres et à réfléchir aux sciences, et Dieu lui révéla trente feuillets. Il fut le premier à confectionner des vêtements et à s'en vêtir. Dieu l'a "élevé en un lieu éminent".

Le deuxième Hermès était un habitant de Bâbil (Babylone). Il vivait dans la ville des Chaldéens, Bâbil. Il vécut après le déluge à l'époque de Nazîr Bâlî, qui fut le premier à bâtir la cité de Bâbil après Nimrûd ibn Kûsh (Nemrod). Il excellait en médecine et en philosophie et s'occupa des propriétés des nombres. Il eut pour disciple Pythagore l'arithméticien⁵⁰. Cet Hermès rétablit la médecine, la philosophie et l'arithmétique telles qu'elles étaient étudiées avant le déluge. Cette cité des Chaldéens est la cité des philosophes pour les peuples de l'Orient, et ses philosophes furent les premiers à tracer des frontières et à édicter des lois.

Le troisième Hermès vécut dans la cité de Miçr, après le déluge. Il est l'auteur d'un livre sur les animaux venimeux. C'était un médecin et un philosophe, qui s'occupait des propriétés des drogues mortelles et des animaux venimeux. Il voyageait à travers le pays, et était expert dans la fondation des villes, dans leurs propriétés et celles de leurs populations. Il est l'auteur d'un excellent et précieux ouvrage sur l'art d'alchimie qui a des rapports avec de nombreuses techniques, comme la manufacture du verre, des verreries, de l'argile, etc. Il avait un disciple nommé Asclepius, qui vécut en Syrie. »

En résumé : le premier Hermès est antédiluvien, c'est lui qui est identifié avec le prophète Énoch-Idrîs ; le deuxième se rapporte à la science des Chaldéens ; le troisième, à qui peut éventuellement s'identifier l'Hermès du *Corpus Hermeticum*, se rapporte à la science des Égyptiens, et c'est ce dernier qui est plus particulièrement mis en relation avec l'alchimie. Il est à noter toutefois que les traités en arabe mis sous le nom d'Hermès ne recourent que très peu ceux du corpus gréco-latin⁵¹. On ne s'étonnera pas trop non plus, au vu de tout ce qui précède, qu'il ait fallu attendre Casaubon pour une datation correcte de ces derniers.

n°2 (1954), p.45-59. Le texte d'Ibn al-Qifî est très voisin ; il a été traduit par Blochet dans les *Études* déjà citées (Blochet, qui ne connaissait qu'un manuscrit sans nom d'auteur, désigne ce dernier comme « l'auteur du *Tévarikh el-hukémâ* »).

49 Le terme *barbâ* ou *birbâ* est un mot copte désignant les monuments et temples anciens de l'Égypte. Il est étudié par Sylvestre de Sacy dans un article sur lequel nous reviendrons dans un instant. On se souviendra que, non compris par le traducteur, il est devenu le fameux « charissima barba » qui ouvre le *Livre de Senior*.

50 Ibn al-Qifî dit le contraire, à savoir que Pythagore fut le maître du deuxième Hermès ; variante typique qui montre comment les textes se corrompent peu à peu, sans que l'on sache d'ailleurs quelle est la version qui figurait au départ chez Abû Ma'shar.

51 On pourra consulter à ce sujet l'« Inventaire de la littérature hermétique arabe », par Louis Massignon, en annexe à Festugière : *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, Les Belles Lettres, t.I.

Nous avons déjà vu chez Ibn Arabî que le prophète Idrîs ou premier Hermès avait été averti du déluge qui devait frapper le monde. Maqrîzî répète la même chose :

« Certains pensent que le premier Hermès, celui que l'on surnomme le Triple, à cause des trois dons qu'il possédait : prophétie, royauté et sagesse, est le même que les Hébreux nomment Khanoukh ben Bared ben Mahlaïl ben Fatian ben Anouch ben Seth ben Adam ; c'est le même qu'Édris. Il prévint, d'après la position des planètes, l'arrivée d'un déluge qui submergerait la terre entière ; il fit donc construire un grand nombre de pyramides où furent déposés des trésors, des livres de science et tout ce qu'il craignait de voir anéantir et disparaître, et qu'il voulait garantir de la destruction. »⁵²

Le rôle joué par le deuxième Hermès dans le rétablissement des sciences après le déluge explique sans doute l'existence d'une variante dans laquelle celui-ci est identifié avec Noé. Cette variante est attestée dans la tradition alchimique occidentale, ainsi qu'en témoigne la *Préface des Sept chapitres attribués à Hermès* :

« Es histoires des choses divines nous lisons qu'il y a eu trois grands personnages appelés Hermès. Le premier a été Enoch, devant le déluge, qui fut transporté au Ciel, accompagné des Anges, dans un chariot de feu. Le second a été Noé, qui se sauva au déluge dans l'Arche, par le commandement de Dieu : car l'un et l'autre a été appelé Hermès, et Mercure pour les distinguer de cet Hermès, qui régna en Egypte après le déluge : car ce troisième a été un excellent homme, qui orné du bandeau Royal, a régné longtemps en Egypte, et fut appelé trois fois grand à cause de sa triple vertu : car on dit qu'il fut Roi des Philosophes et Prophète, lequel aussi on dit avoir été inventeur de toute discipline libérale et mécanique : Geber Roi des Perses l'appelle Prince, et Albert le Grand dit que ce fut Alexandre le Grand, on dit qu'en son sépulcre furent trouvés tous les métaux et minéraux du monde, écrit en table Smaragdine, les uns l'appellent Prince, les autres, père de tous les Philosophes : car tous ceux qui ont suivi la vertu l'ont imité. »⁵³

La mention d'Alexandre le Grand nous renvoie indirectement au *Trésor d'Alexandre*, ouvrage pseudo-aristotélicien où il est question d'opérations alchimiques, de propriétés des plantes et de talismans contre les maladies ; l'introduction relate la découverte d'un livre en or contenu dans un coffre également en or et avertit que la science qui y est exposée remonte à Hermès ; les connexions avec le *Livre du Secret de la Création* et la *Table d'Émeraude* sont évidentes⁵⁴. Ce texte illustre également un point confirmé par quantité d'autres auteurs, à savoir le fait que nombre de caractéristiques attribuées au premier Hermès se retrouvent presque identiquement rapportées au troisième ; en particulier, ce dernier est également appelé Trismégiste, comme dans l'*Asclepius* où le locuteur évoque « mon aïeul Hermès, dont je porte le nom »⁵⁵. Ce point est important, parce qu'il indique, inversement, que les sciences traditionnelles de type cosmologique attribuées au troisième Hermès participent aussi de la légitimité de la science reçue et transmise par l'Hermès-Idrîs antédiluvien.

*

La sagesse d'Hermès est tantôt déposée en un lieu souterrain, tantôt conservée dans un lieu élevé, pyramide ou *barbâ*. Nous voyons ici deux aspects complémentaires de la même histoire, et cette complémentarité fait évidemment penser à celle de la montagne et de la caverne. La montagne est en quelque sorte matérialisée par la pyramide et la caverne par la chambre qui se trouve à l'intérieur. Ceci nous amène à dire à présent quelques mots des rapports d'Hermès avec la pyramide.

Un premier aspect qui nous paraît très intéressant du point de vue symbolique est le fait que par sa forme, la pyramide réalise en quelque sorte dans l'espace une synthèse du 3 et du 4 : en effet, ses

52 Maqrîzî, op.cit., I, p.340-341. Nous n'examinerons pas les autres attributions de la construction des pyramides au roi Sourid ou à Sheddad ben 'Ad, ou de la régulation du Nil au premier Hermès, car nous sortirions de notre sujet.

53 *Sept Traictez ou Chapitres dorez d'Hermes Trismegiste*, in *Trois anciens traictez de la philosophie naturelle*, Paris, 1626. Cette *Préface* ne figure malheureusement pas dans l'édition de 1740 de la *Bibliothèque des Philosophes Chimiques*.

54 Le *Trésor d'Alexandre* a été partiellement édité et traduit par J. Ruska dans *Tabula Smaragdina*, Heidelberg, 1926, p.68-107.

55 *Corpus Hermeticum*, éd. Nock et Festugière, Les Belles Lettres, 1945, t.II, p.348.

faces sont triangulaires, tandis que sa base est carrée. Le carré peut faire penser aux quatre éléments, mais aussi, en un sens supérieur, au quaternaire de prophètes non atteints par la mort dont il a été question plus haut. La rapprochement s'impose d'autant plus que les « quatre vivants » sont, sous une forme parfois un peu différente (les quatre *Hayyoth* de la vision d'Ézéchiel, les quatre archanges, le tétramorphe), toujours mis en relation avec les quatre directions de l'espace, et l'on sait que la Grande Pyramide est parfaitement orientée vers les quatre points cardinaux. D'un autre côté, le triangle nous renvoie au ternaire de fonctions attribué à Hermès, voire au ternaire constitué par le Pôle et ses deux Imâms. Or nous avons vu qu'Idrîs était d'une part compté au nombre des quatre vivants, et d'autre part qu'il apparaissait, dans la préface des *Futûhât*, comme assimilé au Pôle lui-même. En terme d'architecture, cela signifie qu'Idrîs pourrait être mis en correspondance tantôt avec une « pierre d'angle », tantôt avec la « pierre angulaire ». Peut-être n'est-il pas trop téméraire d'y voir une allusion à l'Art Royal qui, sous ses différentes formes, est par excellence le domaine d'Hermès.

Un deuxième point concerne le nom d'Hermès : « faut-il ne voir qu'une coïncidence dans la similitude qu'il présente avec le mot *Haram* (au pluriel *Ahrâm*), désignation arabe de la Pyramide, dont il ne diffère que par la simple adjonction d'une lettre finale qui ne fait point partie de sa racine ? » (TH, p.146). Le H initial de ce mot est un H doux, différent du H fortement aspiré que l'on rencontre dans le mot *haram* signifiant sacré. Néanmoins, Sylvestre de Sacy argumente que le passage de l'un à l'autre de ces H n'aurait rien de très exceptionnel (d'ailleurs, le nom d'Hermès en arabe s'écrit avec un H doux, alors qu'il s'agit en grec d'un esprit rude), et propose de voir dans la racine HRM (H aspiré) la source à la fois du mot arabe *haram* et du mot grec *pyramis* par adjonction de l'article copte *pi*. Il est donc extrêmement tentant de voir une relation entre la racine HRM (ou plutôt ces racines) et le nom d'Hermès :

« Il n'est guère vraisemblable que la racine HRM, si riche en significations, et qui avait un cours si général dans toute la Syrie, la Phénicie, l'Arabie et jusque dans l'Éthiopie, fût totalement étrangère à l'Égypte. Cette racine d'ailleurs ne se retrouve-t-elle pas effectivement dans hermès, et tous ses dérivés ? »⁵⁶

Enfin, troisième point, René Guénon rappelle que la Grande Pyramide de Gizeh a été considérée comme le tombeau d'Hermès et fait fort justement remarquer que cela ne peut s'entendre en un sens littéral, puisque Hermès-Idrîs est considéré comme toujours vivant. Il ajoute ensuite :

« Il serait beaucoup plus plausible, assurément, que le contenu de ces livres ait été gravé en caractères hiéroglyphiques à l'intérieur du monument ; mais, malheureusement pour une telle supposition, il ne se trouve précisément dans la Grande Pyramide ni inscriptions ni figurations symboliques d'aucune sorte » (TH, p.141).

Il en déduit donc que c'est la science d'Idrîs qui est cachée dans la pyramide, et cela dans sa structure et ses proportions. Nous n'y contredirons certainement pas ; mais tout en souscrivant à cette conclusion, nous voudrions citer encore une fois Maqrîzî :

« Nous avons examiné les faces de ces pyramides (situées en face de Fostat), elles sont coupées de lignes longitudinales formant des bandes étroites et parallèles toutes remplies d'une écriture très visible mais qu'on ne sait plus lire et dont on ne comprend plus la signification. »

Autrement dit, le revêtement d'origine était couvert d'hiéroglyphes dont une partie au moins était encore clairement visible à la fin du XIV^e siècle ; Dieu seul sait quels trésors de science ont été perdus à tout jamais lors de la destruction de ce revêtement. Mais à cette époque, bien entendu, personne ne savait plus lire les hiéroglyphes. Un poème du XIII^e siècle, également rapporté par Maqrîzî, s'en fait l'écho :

56 Sylvestre de Sacy : « Observations sur l'origine du nom donné par les Grecs et les Arabes aux Pyramides d'Égypte, et sur quelques autres objets relatifs aux antiquités égyptiennes », *Bibliothèque des arabisants*, Le Caire, 1835, t.I, p.223-264. Outre l'étymologie de « pyramide », de Sacy discute également dans cet article longuement du mot « berba », déjà rappelé plus haut.

Est-ce qu'un homme pieux les a élevées en témoignage de sa piété,
 Et a-t-il construit les pyramides pour quelqu'une de ses idoles ?
 Ou bien est-ce l'œuvre d'un homme croyant au retour de l'âme
 Vers le corps après l'avoir quitté ?
 Et les a-t-il bâties pour ses trésors et pour son cadavre
 Comme un tombeau devant les préserver du déluge ?
 Ou bien sont-ce des observatoires pour les planètes
 Choisies par les observateurs à cause de l'excellence du lieu ?
 Ou bien sont-elles la description de calculs planétaires,
 Tels qu'en faisaient autrefois les Perses et les Grecs ?
 Ou bien a-t-on gravé sur leurs faces
 Une science que l'esprit s'efforce de comprendre ?
 Dans le cœur de qui les voit, pour connaître leur écriture,
 Surgit un désir qui fait mordre le bout des doigts.

Dans le même chapitre 40 du *Khitat* consacré aux pyramides, Maqrîzî écrit encore :

« Ce qu'il y a de plus merveilleux est l'agencement admirable des pierres superposées ; il est impossible de mieux faire, à tel point qu'entre deux pierres nous n'avons pu réussir à introduire ni une aiguille, ni même un cheveu. Entre les pierres est répandue une terre de couleur bleue dont on ignore la nature et la composition, et sur la surface des pierres sont tracées des inscriptions en caractères antiques inconnus, personne en Égypte n'a entendu dire que quelqu'un les comprît. Ces inscriptions sont si nombreuses et si étendues que si on les transportait sur le papier, elles couvriraient dix mille feuilles. J'ai lu, dans certains vieux livres sabéens, que l'une de ces pyramides était le tombeau de Adamoun et l'autre le tombeau d'Hermès ; d'après eux, ces deux personnages auraient été de grands prophètes et Adamoun aurait été le plus grand ; on faisait le pèlerinage des pyramides et l'on y venait du fond de tous les pays. »

Ceci nous amène à une dernière légende, celle qui veut que l'autre « grande » pyramide du plateau de Gizeh soit le tombeau d'un personnage qui aurait été le maître d'Hermès. Adamoun est comme l'avait indiqué Guénon la déformation du grec *Agathodaimon* « qui, se rapportant au symbolisme du serpent envisagé sous son aspect bénéfique, s'applique parfaitement à Seth »⁵⁷. Nombre d'auteurs musulmans évoquent dans ce contexte les Sabéens :

« Les Sabéens qui vivent aujourd'hui sur les rives du bas Euphrate estiment que les deux prophètes qui leur ont révélé leur singulière doctrine sont Adémon = Seth et Hermès = Idrîs... L'identification d'Adémon = Azîmoûn = Ἀγαθοδαίμων avec Seth n'est pas un fait de syncrétisme moderne, mais elle remonte à une époque ancienne, car on la retrouve dans l'*Histoire des dynasties* d'Aboul-Féredj et dans le *Traité des religions* de Shehristani ; les historiens arabes ont toujours eu la notion pleine et entière que telle était bien la croyance des Sabéens primitifs, et l'écho s'en retrouve jusque dans le *Keshf el-zounoûn* de Hadji-Khalifa, qui dit que ces sectaires croyaient à Agathodémon et à Hermès, qui sont les mêmes personnages que Seth et Idrîs. »⁵⁸

Mais il ne faudrait pas en conclure que ces prophètes sont en quelque sorte extérieurs à l'islam. Nous avons traité du cas d'Idrîs assez longuement pour qu'il ne reste aucune équivoque à ce sujet. Mais bien qu'il ne soit pas cité nommément dans le Coran, la tradition islamique considère également Seth comme un prophète très important dans la transmission de la science sacrée. On se reportera au deuxième chapitre des *Fuçuç*, ainsi qu'à l'article que René Guénon lui a consacré dans le *Voile d'Isis* en 1931⁵⁹. Même les historiens se font l'écho du rôle décisif de Seth dans la transmission du dépôt traditionnel. Voici par exemple comment s'exprime Mas'ûdî (X^e s.) :

« Dieu révéla (à Adam) ces paroles : “Je ferai sortir de toi ma lumière, qui traversera les canaux purs et les races illustres ; son éclat ternira toute autre clarté, et j'en ferai le sceau du Prophète... car de

57 TH, p. 143. Le couple Seth fils d'Adam/Set-Typhon correspond au couple *Agathodaimôn/ Kakodaimôn* et donc aux deux serpents du caducée.

58 Blochet : « Études sur le gnosticisme musulman », *Rivista degli Studi Orientali*, vol.II (1908-09), p.750.

59 René Guénon : « Sheth », *Le Voile d'Isis*, octobre 1931, repris dans *Symboles [fondamentaux] de la Science sacrée*, ch.XX.

vous deux mon dépôt passera à l'enfant qui naîtra de votre union.” Adam fit ce qui lui était ordonné, et Ève devint mère aussitôt ; son front resplendit, des rayons de lumière illuminèrent ses traits et sortirent de l'orbite de ses yeux. Arrivée au terme de sa grossesse, elle mit au monde Cheit (Seth), l'enfant le plus noble, le plus majestueux, le plus beau, le plus parfait et le mieux proportionné qu'on ait jamais vu ; une auréole lumineuse le couronnait, la majesté et la grandeur étaient empreintes sur son visage. La lumière divine, passant d'Ève en cet enfant, scintillait autour de son front et rehaussait l'éclat de sa beauté. Adam le nomma Cheit ou “Dieu donné” (*hibet Allah*). Lorsque l'âge... eut mûri son intelligence et sa raison, il fut instruit par Adam de la mission et du précieux dépôt dont il allait être chargé ; il apprit qu'il serait la preuve de Dieu et son représentant sur la terre, qu'il transmettrait la vérité divine à ses successeurs, et qu'il serait le second dépositaire “de la semence pure et du rameau toujours vert”. »⁶⁰

Nous avons tenu à citer assez longuement ce passage, car il montre bien, en conclusion, que les prophètes, depuis Adam en passant par Seth et Idrîs, sont les transmetteurs effectifs d'un dépôt bien réel reçu par l'humanité depuis l'aube des temps et destiné à demeurer au centre de l'état humain jusqu'à la consommation de ceux-ci. Il résulte de ce que nous avons vu au cours de cette étude, et notamment d'indications données par le Cheikh al-Akbar, que le prophète Idrîs – sur lui la Paix – est celui qui s'identifie plus particulièrement avec ce centre et qu'il joue donc, depuis le ciel du Soleil où il réside, le rôle de Pôle de l'état humain. Il apparaît ainsi avec la plus grande clarté que la tradition islamique, si elle assimile Hermès à Idrîs, considère ce dernier comme représentant bien davantage que le « recteur » de la tradition hermétique au sens strict et conventionnel du terme. Le fait même qu'elle parle d'un Hermès antédiluvien montre bien qu'il ne s'agit plus de l'hermétisme entendu comme « tradition d'origine égyptienne, revêtue par la suite d'une forme hellénisée, sans doute à l'époque alexandrine, et transmise sous cette forme, au moyen âge, à la fois au monde islamique et au monde chrétien, et, ajouterons-nous, au second en grande partie par l'intermédiaire du premier »⁶¹; si cet hermétisme *stricto sensu*, qui d'une certaine manière correspond à l'héritage du troisième Hermès, ne constitue pas, comme l'indique René Guénon, une tradition complète en soi, ce que démontre le simple fait qu'il a pu s'intégrer à des traditions différentes, la révélation rapportée à Hermès-Idrîs apparaît quant à elle comme un pur rameau de la tradition pérenne, conservé depuis les temps antédiluviens dans des centres spirituels qui en ont toujours sauvegardé l'essentiel pour les générations ultérieures. La continuité sous-entendue par l'utilisation du même nom « sacré » d'Hermès⁶² pour désigner des fonctions similaires qui se sont exercées à des époques différentes est quant à elle, croyons-nous, l'indication du fait que l'alchimie, science « hermétique » par excellence, tire une légitimité pleine et entière de sa révélation en mode prophétique, et constitue donc bien à l'inverse, pour ceux qui sont en quête, une voie d'accès à « la Lumière sortant par soi-même des ténèbres » ou, selon l'expression du Philalèthe, une « entrée ouverte au palais fermé du Roi ».

60 Maçoudi : *Les Prairies d'or*, texte et traduction de C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris, Imprimerie Nationale, 1861, t.I, p. 68.

61 René Guénon : « La Tradition hermétique », *Le Voile d'Isis*, avril 1931, repris dans *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, p.120.

62 Nonobstant le fait, que nous ne songeons pas à nier, que les écrits mis sous le nom d'Hermès ne relèvent pas tous de la tradition véritable.